THE MAN WHO SAW ME



Ferdinando Frega

GILLETTE : L’HOMME QUI M’A VU

Je n’ai jamais eu la chance d’avoir un mentor.

Pendant les vingt-sept premières années de ma vie, je n’ai croisé presque que des femmes. Des femmes de tous les tempéraments, de toutes les sensibilités, de toutes les envergures intellectuelles et humaines. Peut-être la vie voulait-elle simplement me rappeler une vérité élémentaire : moi aussi, j’étais le fils d’une femme. Et quel fils.

Puis vint 1992.

Une campagne électorale, bâtie autour d’un entrepreneur de Cosenza du secteur de l’enseignement, qui allait plus tard devenir, contre toute attente, député au Parlement italien, a changé le cours de bien des choses. Non pas à cause de la politique elle-même, mais grâce aux personnes qu’il m’a été donné de rencontrer. Ce sont elles qui ont ouvert la porte des possibles.

J’étais un novice dans un monde fondé sur l’appartenance. Personne ne comprenait d’où je venais.

La question était toujours la même.

“Pourquoi personne ne l’a-t-il initié ? Pourquoi personne ne l’a-t-il pris sous son aile ?”

Ils voyaient en moi une pierre brute que personne n’avait encore travaillée.

De divers côtés arrivaient des invitations, des approches, des propositions. Elles venaient souvent de milieux qui n’avaient pas grand-chose à voir avec la culture, l’histoire ou une véritable croissance intérieure. C’étaient des mondes qui tenaient par la servilité, la domination et le simple exercice du pouvoir.

Je les observais avec respect, mais à distance.

Il y avait des pièces où je ne souhaitais pas entrer.

Et je n’y suis pas entré.

Puis, un jour, j’ai reçu un coup de téléphone.

C’était Gino Domanico, un véritable maître de vie.

Professeur d’université qui avait choisi de se consacrer à l’enseignement, il possédait cette rare élégance de la parole qui ne s’enseigne pas et ne s’imite pas. Après quelques instants de conversation à peine, j’ai compris une chose qui m’a paru absurde sur le moment et que je crois encore aujourd’hui :

Je venais de rencontrer l’homme à qui j’allais confier une part importante de ma croissance.

Il m’a invité à dîner.

Il ne s’est jamais agi de me faire la cour, ni de me donner une leçon en bonne et due forme. Gino avait un don particulier : il savait lire les âmes et les esprits. Le mien était sans doute pour lui un livre ouvert.

Il ne m’a jamais expliqué quel était son rôle, ni de quelle tradition il venait. Il m’a simplement laissé une phrase que je n’ai jamais oubliée :

“Un jour, quand tu me verras vraiment, avec ou sans les écrans, tu sauras qui je suis et où je suis.”

Même novice, j’ai compris le sens de ces mots.

J’étais un homme qui frappait à la porte d’un temple et demandait la lumière. Pas la lumière matérielle, car ni lui ni moi ne travaillions pour une compagnie d’électricité, mais cette lumière qui permet à quelqu’un de se voir plus clairement.

Gino a fait le premier geste d’accueil.

Puis vint Tonino.

Figure parmi les plus respectées de l’institution, il ne m’a observé que peu de temps avant de poser la même question, que j’avais déjà entendue bien des fois.

“Pourquoi personne ne l’a-t-il vu plus tôt ? Où était-il pendant toutes ces années ?”

La réponse était simple.

“Il travaille à Cosenza. Il est né à Reggio de Calabre. Il connaît la terre entière. Les gens tiennent à lui. Et il est des nôtres. La seule différence, c’est qu’après son baptême catholique, il n’a jamais reçu d’autre initiation.”

Cette réponse a suffi.

On m’a permis d’entamer, dans les formes et en temps voulu, le chemin réservé aux Enfants de la Veuve.

À partir de ce moment-là, Gino ne m’a jamais tenu par la main.

Il n’en avait pas besoin.

Son regard et quelques mots suffisaient. Avec lui, un silence pouvait contenir plus d’enseignement qu’un livre de cinq cents pages.

Puis le jour est arrivé.

Je l’ai trouvé là, parmi les bancs.

Silencieux. Presque sévère.

Le lieu exigeait une tenue particulière, intérieure d’abord, extérieure ensuite.

Lors d’une brève pause dans l’espace qui précède le Cabinet de réflexion, la salle des Pas perdus, nous nous sommes retrouvés debout, côte à côte. Il s’est approché de moi sans dire grand-chose. Et pourtant, à cet instant, nous avons tous deux ressenti la même émotion.

Une émotion qui ne s’est jamais estompée.

Trente-trois ans plus tard, elle est toujours là.

Peut-être parce que certaines rencontres n’appartiennent pas au passé.

Elles continuent de nous initier chaque fois que nous nous en souvenons.

TFA
Ferdinando Frega

P.-S.

Après avoir écrit cette histoire, j’ai eu le sentiment qu’il manquait à la mosaïque une pièce authentique. Quelques heures de réflexion pendant la nuit m’ont suffi pour comprendre laquelle.

Cet été-là, Gino séjournait dans sa villa au bord de la mer. Il m’avait invité plusieurs fois à lui rendre visite et, un soir, j’ai enfin trouvé l’occasion de frapper à sa porte.

Il m’a accueilli avec une affection que je n’ai jamais oubliée, et c’est à cette occasion que j’ai rencontré Teresa, la femme de sa vie.

Elle était jeune, élégante, d’une grâce naturelle. Elle n’était pas de ces personnes qui cherchent à impressionner les autres. Quelques minutes suffisaient pour percevoir une intelligence vive, doublée d’une rare capacité à comprendre la personne qu’elle avait en face d’elle.

Elle travaillait dans la banque et occupait un poste à responsabilité. Dans les années qui ont suivi, j’ai entendu des commentaires étonnamment semblables de la part d’amis et de collègues qui la connaissaient bien : Teresa possédait une intuition peu commune et une extraordinaire capacité à jauger presque aussitôt la fiabilité des gens.

Une entente naturelle est née entre nous.

Il était facile de comprendre que nous tenions tous deux profondément à la même personne. De manière différente, bien sûr, mais avec, au fond, la même affection.

J’avais trouvé une sœur de cœur sur qui veiller. Elle n’a jamais mis de mots sur ces choses-là, et pourtant j’ai souvent eu le sentiment qu’elle avait reconnu quelque chose de semblable.

Cette rencontre a pourtant eu un effet plus important encore.

Elle a confirmé une conviction que le temps n’a jamais démentie : un bon mentor se révèle presque toujours à travers les yeux de la femme qui marche à ses côtés. Elle ne remplace pas la mère, et ne se confond pas avec elle. Elle complète le portrait humain de l’homme.

Et mon mentor était de ces hommes-là.

Bien cordialement,

Ferdinando Frega